

moindre clocheton jusqu'à l'audacieuse flèche qui se perd dans les nuages. A d'autres le marbre précieux, les bois parfumés, l'or et les pierreries : les églises gothiques ont seules cette inimitable vie que l'amour donne à la pierre.

CXLIV. Sous ces voûtes sonores coulent à flot la musique et la poésie. Aux vieux chants ambrosiens ou grégoriens se mêlent les proses d'Innocent III, les hymnes de saint Thomas d'Aquin, les chants d'amour des franciscains, mélodies fraîches et pures, qui, toujours en harmonie avec le sujet, emploient les richesses variées de l'art grec. Tantôt le lugubre *Dies iræ* évoque sur le cercueil des morts l'appareil du jugement dernier; tantôt la complainte du *Stabat* révèle les douleurs de Marie, debout au pied de la croix; tantôt enfin, dans le majestueux office du saint Sacrement, les fidèles rassurés adorent et chantent le fils de la Vierge, le pain des voyageurs, compagnon et soutien de leurs misères avant d'être leur juge. Ainsi l'art chrétien était complet, et à leur berceau les peuples du Nord, portés sur les ailes de la foi et de l'amour de Dieu, pouvaient hardiment défier les palais enchanteurs et les délicieux jardins des Arabes.

CXLV. Même contraste dans les sciences. Tandis que, sous la main de fer de leurs soudans, les Orientaux brillent surtout dans les choses positives et matérielles, mathématiques, géographie, astronomie, chimie, médecine, saint Thomas d'Aquin mettait la dernière pierre au magnifique édifice de la théologie chrétienne, science maîtresse, qui, commandant à tous et n'obéissant à personne, sûre d'elle-même et paisiblement assise au sommet des choses, pouvait de là, plus tard, explorer librement le monde des esprits et le monde des corps, fidèles miroirs du monde moral. Dans ses décrets immuables, nulle faiblesse pour les souverains de la terre. Les rois sont les serviteurs des peuples, les premiers soumis aux lois de leur pays, ne percevant que des impôts librement consentis, respectant les libertés et privilèges de chacun. S'ils abusent de leur pouvoir, il est permis, il est juste de se défaire d'un tyran, droit suprême, de tout temps exercé, souvent

exploité par la haine ou par l'ambition, mais sans danger pour les peuples qui, soumis au jugement de l'Église, attendent que le père des fidèles, les déliant de leur serment, ait rayé leur souverain du nombre des chrétiens. Maudites par ce cynique Frédéric II dans ses harems de Naples et de Sicile, ces doctrines se publiaient sans obstacles à l'université de Paris, sous ce roi passionné pour le bonheur de son peuple, « qui eût mieux aimé, disait-il « à son fils, laisser le royaume à un étranger, à un Écossais, que de le voir dépérir « aux mains de sa famille. »

CXLVI. C'était à Paris, aux collègues Saint-Jacques et de l'Observance, que le Sicilien saint Thomas d'Aquin et le Toscan saint Bonaventure avaient fait leurs études sous Albert le Grand et sous Alexandre de Halès, venus de Cologne et de Gloucester. A peu près en même temps, ces deux glorieux émules avaient pris le bonnet de docteur et succédé à leurs maîtres. L'un, véritable puits de science, faisait des commentaires sur Aristote, sur Pierre Lombard et sur l'Écriture sainte; l'autre, brûlant d'un amour séraphique, écrivait la *Pauvreté du Seigneur Jésus*, le *Chemin de l'âme vers Dieu*, le *Miroir de la Vierge Marie*. Tous deux venaient souvent s'asseoir à la table de saint Louis. Bonaventure y était gai, candide, simple comme un enfant. Thomas, distrait et rêveur, y poursuivait encore le fil de ses arguments; un jour, ébranlant d'un grand coup de poing la table royale, il s'écria : « En voici un fameux contre les ma-
« nichéens! » Et son prieur de se confondre en excuses pour lui. Le roi ne fit qu'en rire, et sur l'heure une plume fut apportée pour ne pas laisser perdre l'argument.

CXLVII. Toutefois saint Louis n'aimait pas à table les efforts et la contention d'esprit, et, bien que ne buvant jamais de vin pur, il donnait l'exemple de la gaieté, encourageant les joyeux propos, les plaisanteries et les naïfs ébats de l'esprit français. A ses yeux déjà la France était le pays du bon sens et non des subtiles controverses, et il citait volontiers le trait d'un vieux chevalier qui, pour confondre des rabbins prêts à pérorer en public, avait dégainé son sabre, et les avait menacés de les

percer d'outre en outre s'ils ne prenaient la clef des champs. Voilà, pensait saint Louis, l'honneur et la réponse que méritaient plus d'une fois les lâches et perfides séducteurs des peuples. Aussi, fort de sa sincérité et de son désintéressement, il réprimait sévèrement les outrages publics des hérétiques et des blasphémateurs, et protégeait par ses lois la puissance et la majesté du culte, sans se douter qu'aux mains de ses neveux ces armes dangereuses, retournées contre l'Église, serviraient à l'opprimer, et que, sous prétexte d'hérésie, quiconque aurait déplu, pape, religieux, chevalier, serait livré à la justice, aux tortures et au bûcher. Pour le moment, terrassés par l'éblouissante expansion de la vérité catholique, les derniers Albigeois se rétractaient; si quelque obstiné essayait encore de soulever les passions de la multitude, il ne trouvait plus de partisans, et expiait seul sa mauvaise foi et sa révolte sans prétexte.

CXLVIII. Le voilà donc enfin venu ce moment quelquefois entrevu et toujours désiré, où la vertu sur le trône gouvernera le monde, dirigera la science et les arts, et exercera sur toute chose un empire incontesté. L'éducation de la France est achevée. La pauvreté, la chasteté, l'obéissance, pénétrant dans ses mœurs, en ont fait la terre sacrée du travail libre, de la famille chrétienne, de la charité et de la fraternité volontaires. Tandis que docteurs et architectes, peintres et sculpteurs, évêques proscrits et papes fugitifs s'assemblent des quatre coins du monde sur ce sol libre, l'épée de ses soldats a reconquis Jérusalem et Constantinople. Qui, des fils de saint Louis, des successeurs d'Innocent III, des enfants de saint Dominique et de saint François, osera le premier trahir sa mission? Rénis, qui pourra leur résister?

CXLIX. Tel n'est point pourtant le cours des choses humaines. La vie doit rester un combat où le mal succombe en dépit de ses victoires, où le bien grandit au milieu de ses défaites. Définitivement vaincu, le vice serait dépouillé de son attrait le plus puissant. Seule digne de régner, seule capable de rendre les peuples heureux, la vertu y perdrait son plus beau titre de gloire, qui est

d'être haïe, humiliée, opprimée, persécutée, et de triompher dans sa faiblesse. C'est en soutenant des luttes de géants que Grégoire le Grand et Innocent III, saint Colomban, saint Boniface et saint Bernard ont régné; ils sont morts calomniés, exilés ou martyrs; et maintenant, parvenus à l'âge mûr, les peuples auxquels l'Église a donné science, richesse, liberté, vont tourner cette vigueur contre leur mère et apprendre par une triste expérience ce que deviennent tous ces biens sans la sainteté qui en est l'âme.

CL. Qui le croirait? le mal éclate partout à la fois. Domptés en apparence, les instincts païens qu'a ressuscités Mahomet reprennent une nouvelle force au cœur même de l'Occident. Sans parler des renégats traîtres à leur foi, le prophète a exercé sur les croisés un charme fatal, et leur a inoculé une lèpre morale plus triste et plus contagieuse que celle des corps. Au moment de succomber devant la douce autorité du saint-siège, le despotisme des califes revit en des princes jaloux d'asservir le pouvoir spirituel; la polygamie, qui n'ose se produire au grand jour, se cache dans le désordre des mœurs; les esclaves reparaisent sur les bancs des galères, et ce paganisme renaissant sauve l'islamisme à son déclin. En une nuit, l'empire français de Constantinople, mal gardé par une faible garnison, retombe entre les mains des Grecs incapables de le défendre contre les musulmans, et le dernier empereur, Baudouin, fils de Pierre de Courtenay, revient en mendiant dans sa patrie. Tandis que templiers et hospitaliers ensanglantent l'Orient de leurs dissensions meurtrières, les Turcs reprennent la belle Antioche, tuent dix-sept mille habitants, en emmènent cent mille en esclavage. Les avides Tartares jettent le masque, chassent les missionnaires, envahissent la Russie, et menacent les bords mêmes du Danube. Toujours alliés des Sarrasins, les enfants de Frédéric II accablent l'Italie de cruautés sans exemple, et le pape, épouvanté, offre au premier venu le royaume des Deux-Siciles.

CLI. Fils aînés de l'Église, les Français semblaient du moins destinés à la soutenir contre tant d'ennemis, et leur dévouement

CLVII. Il s'entretint surtout longuement avec son fils aîné, Philippe le Hardi, lui communiquant une dernière fois les désirs de son cœur : « Cher fils, premièrement aime Dieu « de toute ton âme; car sans cela nul ne « peut rien valoir. Plutôt que de faire péché « mortel, laisse prendre ta vie et hacher tous « tes membres. Si Notre-Seigneur t'envoie « persécution ou maladie, remercie-le, et « souffre débonnairement; s'il t'envoie pro- « spérité, remercie-le humblement, et garde- « toi de l'orgueil. Cher fils, aime et honore ta « mère, et sois enclin à croire ses conseils; « cherche le bien de tes frères, et tiens-leur « lieu de père. Cher fils, aie le cœur compa- « tissant envers les pauvres et les affligés, « et, suivant ton pouvoir, soulage-les volon- « tiers d'aumônes ou de consolations. Si tu « as malaise de cœur, dis-le à ton confesseur « ou à tout autre ami loyal, et, pour être plus « en paix, ne fais que choses que tu puisses « dire. Cher fils, sois si bon en toutes choses, « que tu te montres reconnaissant des bontés « de Notre-Seigneur; s'il t'accorde l'honneur « de gouverner le royaume, sache être digne « de la sainte onction des rois de France, et « prends soin d'avoir les qualités d'un roi. « S'il advient querelle entre un pauvre et un « riche, jusqu'à ce que tu saches la vérité, « soutiens plutôt le pauvre. S'il advient que « tu aies toi-même querelle avec autrui, sou- « tiens devant ton conseil la plainte de l'é- « tranger, et méfie-toi des flatteurs. Cher fils, « sois toujours dévoué à l'Église de Rome et « à notre saint-père le pape, et porte-lui res- « pect et honneur comme à ton père spiri- « tuel. Défends de toute violence et secours « volontiers les gens de religion, encore qu'ils « te fassent tort; car il vaut mieux souffrir « dommage que de le faire à la sainte Église. « Cher fils, prends garde qu'il y ait bons « baillis et bons prévôts en ta terre, et que « bonne justice se fasse; donne volontiers « pouvoir aux gens de bonne volonté, qui en « savent bien user; car tu es responsable de « ceux qui reçoivent de toi l'autorité. Cher « fils, mets grande entente à la dépense, et « aie soin que tes deniers soient levés juste- « ment et employés à bon usage. Défends-toi,

« autant que possible, d'avoir guerre avec « nul chrétien, et, si c'est une guerre raison- « nable, et que tu aies sommé le malfaiteur, « aie bien soin que les pauvres gens, qui n'en « sont pas coupables, ne souffrent ni dom- « mage ni incendie. S'il survient guerre ou « débat dans la terre, mets-toi en peine de « l'apaiser. Cher fils, je te donne toute la bé- « nédiction qu'un père peut donner à son fils, « et je demande à Notre-Seigneur Jésus- « Christ la grâce qu'il soit servi et honoré « par toi. »

CLVIII. En quelques instants le saint roi avait donné à son fils le secret de sa vie, immortelle leçon pour les souverains de tous les temps. Après avoir reçu le viatique et l'extrême-onction, il passa encore une nuit à louer Dieu et à prier pour son armée. Le matin, il perdit la parole; mais il regardait encore les gens d'un œil débonnaire. Couché sur la cendre, revêtu d'un cilice, il attendait la mort en souriant, et, au moment d'expirer, il retrouva la voix pour s'écrier: « Seigneur, « j'entrerai dans votre maison, et je vous « adorerai dans votre saint tabernacle. » C'était le lundi 25 août, à trois heures après midi (1270).

CLIX. Il était mort ce bon roi, qui aimait la France comme la prunelle de ses yeux, et bientôt arriva dans toutes les églises du royaume la lettre funèbre, où son fils racontait au clergé et à tous les gens de bien les derniers jours et les dernières vertus de ce père adoré. Si le deuil fut grand en France, il ne fut pas moindre à Carthage, dans cette armée sans chef, décimée par la peste, maudissant la perfidie de Charles d'Anjou. Vainement quelques braves parlaient de venger le roi et de prendre Tunis. Le roi de Sicile, gagné par de magnifiques présents, conseilla le premier d'abandonner l'entreprise dont il était l'auteur, et le grand nombre, pressé de fuir cette terre funeste, fut de son avis. Le prince de Tunis se déclara tributaire de Charles d'Anjou, paya une grande somme d'argent et promit la liberté aux chrétiens dans ses États. A ces conditions, les croisés s'embarquèrent et firent voile vers la Sicile. Une tempête affreuse les surprit en vue des

côtes; dix-huit gros vaisseaux périrent, quatre mille personnes furent noyées. Pendant que l'avidité Charles ne songeait qu'à recueillir et confisquer les débris du naufrage, et à retenir les croisés pour conquérir la Grèce, la peste continuait à faire des victimes. A peine débarqué, le roi de Navarre expirait avec sa femme et son enfant. Philippe le Hardi, malade aussi et pressé de rapporter en France les ossements de son frère et de son père, put y joindre bientôt ceux de sa jeune épouse, morte en Calabre d'une chute de cheval. Un peu plus loin, Alphonse de Poitiers et sa femme succombaient en Toscane. Enfin, à travers cette route semée de morts, Philippe arriva aux Alpes, passa le mont Cenis, et revint à Paris par la Bourgogne et la Champagne. Lui-même porta à Saint-Denis les restes de son père, au milieu d'une multitude en larmes.

CLX. Ce n'était pas seulement un homme qui était mort. Avec lui finissait toute une

époque de foi vigoureuse et de généreux amour, avec lui s'éteignaient l'esprit de la chevalerie, les libertés du moyen âge, le génie des croisades. Si la croix resta le signe de l'honneur sur la poitrine des braves, si la guerre sainte, mille fois plus riche en poésie que le siège de Troie, retrouva un écho lointain dans les chants des poètes chrétiens, les Turcs n'en reprirent pas moins le cours de leurs désastreuses conquêtes; les calamités retenues par saint Louis déchainèrent leurs ravages, et il fallut six siècles pour que la France finit de châtier les pirates barbaresques. Tandis que Saint-Denis recevait les reliques de saint Louis, Toulouse allait posséder celles de saint Thomas d'Aquin, Lyon celles de saint Bonaventure. Les peuples, pour se consoler, entourèrent d'un tendre culte ces restes bien-aimés, et leur longue reconnaissance les fit jouir encore en souvenir des beaux jours qu'ils ne devaient plus revoir.

pour elle leur eût assuré le premier rang dans le monde. Mais, au contraire, ce sont eux qui vont lui être le plus funestes et mettre le comble à ses douleurs. Saint Louis n'acceptant Naples ni pour lui ni pour ses fils, moins scrupuleux, son frère, le tyran de la Provence, l'ambitieux Charles d'Anjou, entré en Italie (1266), gagné une bataille et fait tomber sur un échafaud la tête de son rival, le jeune et infortuné Conradin. Le nouveau souverain est pire que ses devanciers. Malgré les instances du pape, les amis des vaincus sont proscrits, leurs biens confisqués; tout devient la proie de quelques satellites provençaux. En quelques années ils auront tout dévoré, et ne trouveront plus que d'implacables ennemis. Non content de cette conquête, Charles d'Anjou se fait nommer vicaire du saint-siège en Italie, acheminement vers la pourpre impériale, et hésite entre l'empire d'Allemagne et celui de Constantinople. Le pape, uni à des alliés indignes de sa confiance, perdait le respect et l'amour des autres peuples, et était bientôt accusé de tout vouloir dominer par la dure épée des Français. Ce fut bien pis quand le frère de saint Louis, corrompant ou menaçant les cardinaux, se vanta de faire monter sur le saint-siège ses propres créatures. Alors, ô douleur! la cour de Rome, qui disposait pour les croisades des armes et des richesses de l'Europe, et qui avait déjà effrayé plus d'une âme sainte par les abus inhérents à ces vastes entreprises, passa pour être devenue un scandaleux marché de faveurs et de grâces.

CLII. Saint Thomas d'Aquin était bien près de mourir, peut-être empoisonné par Charles d'Anjou; saint Bonaventure allait le suivre, après avoir consumé ses jours à étouffer les dissensions intestines de son ordre. Encore moins unis entre eux, les ordres mendiants en étaient venus à de telles rivalités, que le pape et le roi n'avaient pas été de trop pour les apaiser. Quant au clergé de France, renonçant à être puissant par ses vertus, il prétendait le devenir par l'influence de saint Louis, cherchait à se venger des seigneurs et prenait prétexte de la piété du roi pour lui faire mille demandes envahissantes, aux-

quelles il lui fallait sans cesse résister. Ainsi, au milieu d'une paix douce et profonde, les choses prenaient un triste aspect, et saint Louis, au faite du pouvoir, pressentait de grandes calamités, et en apercevait les signes avant-coureurs dans sa famille et dans l'Église, parmi ses amis les plus chers. Hélas! sans les hommes de cœur qui les animent, que sont les plus belles institutions, sinon des mots pompeux et vides de sens, d'autant plus fragiles et menteuses que leur but est plus sublime?

CLIII. En face de cette lamentable décadence, saint Louis ne douta pas du Dieu que les hommes trahissaient, et s'il n'était pas donné à un roi plus qu'à tout autre d'arrêter le torrent, il voulut du moins, ayant vécu pour la cause du bien, mourir encore pour elle. Quoique toujours faible et malade depuis sa captivité d'Égypte, il reprit la croix, essayant une dernière fois de tourner contre l'ennemi commun les forces de la chrétienté, et de réunir dans un fraternel accord les richesses du clergé et la bravoure des chevaliers. Mais ses meilleurs amis le virent avec peine recommencer la guerre sainte. Très peu le suivirent, et encore, chose inouïe pour des seigneurs, il fallut leur assurer une solde en pays ennemi. Le fidèle Joinville déclara qu'à son retour il avait trouvé ses domaines en trop piteux état pour les livrer derechef aux malfaisants sergents du roi et du comte de Champagne. Les plus ardents troubadours étaient découragés, et reprochaient à Dieu d'être content du triomphe de ses ennemis; le clergé ne payait qu'en murmurant trois décimes de ses revenus; enfin la reine elle-même se souvenait des périls de Damiette, et préférait rester. Partout des visages sinistres et consternés. Il n'y eut que les bons bourgeois de Paris qui fêtèrent encore une fois leur roi et son fils Philippe le Hardi, fait chevalier pour la croisade. Une semaine se passa en jeux et en tournois, et toutes les maisons se parèrent le jour de bannières et de tapisseries, le soir de lanternes aux mille couleurs.

CLIV. Cependant le moment des adieux approchait. Inébranlable dans son dessein,

ferme au milieu des larmes de tous, saint Louis fit son testament, laissa quatre mille livres à sa femme Marguerite, dix à sa fille Agnès, confia les rênes de l'État à l'abbé de Saint-Denis; puis, d'un pas courageux, il sortit de son palais, pieds nus, avec le bourdon de pèlerin, alla entendre une dernière messe à Notre-Dame, et reprit cette fatale route d'Aigues-Mortes qui l'avait déjà mené à de si grands malheurs (1270).

CLV. Nul ne savait où se dirigerait l'expédition. Tremblants au seul renom de bravoure de saint Louis, les souverains musulmans lui avaient tous envoyé des ambassadeurs pour détourner sa colère. Plus adroits, les Turcs de Palestine adressèrent des pré-

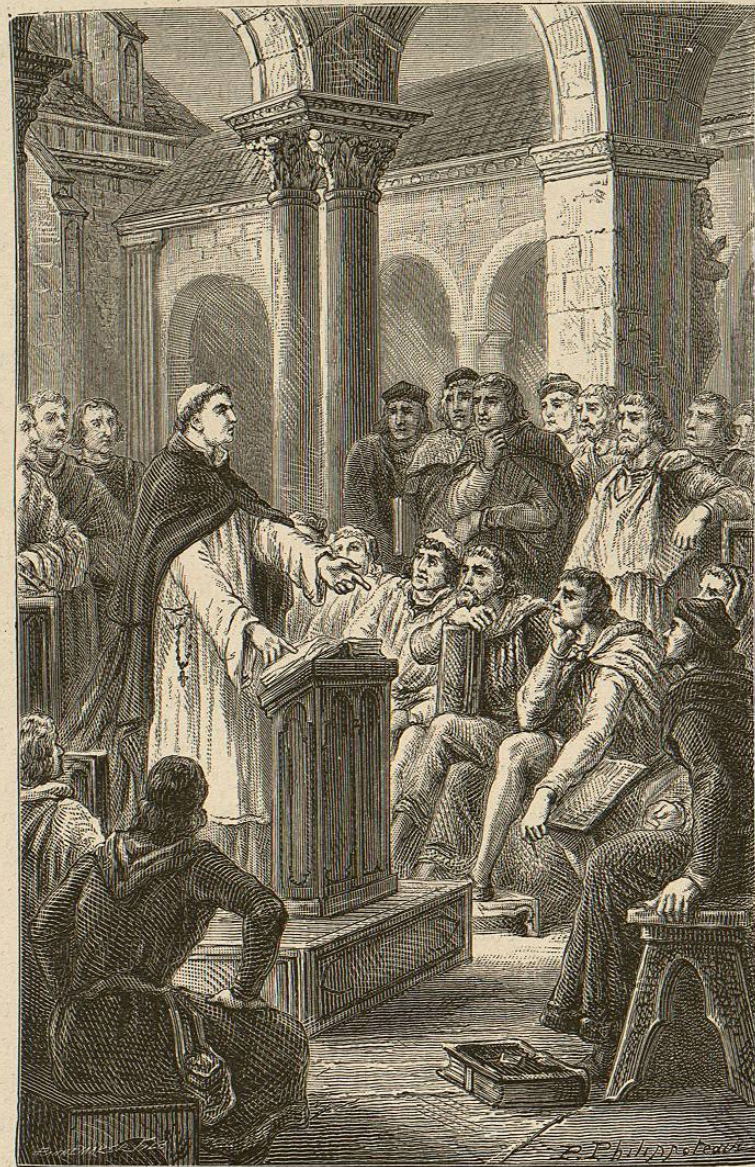
sents à Charles d'Anjou, et s'assurèrent de ses bonnes dispositions. Ce prince égoïste, désireux de se venger des pirates barbaresques, qui ravageaient les rivages de Provence et de Sicile, représenta à son frère que le grand tort était d'avoir jusqu'alors négligé la côte d'Afrique, que le prince de Tunis serait facile à convertir, sinon à renverser, et que ses États étaient la vraie route, la clef de

l'Égypte. Peu habile à soupçonner les ruses dont il était incapable, le roi se laissa persuader, et mit à la voile pour Tunis. Le jeudi avant la fête de sainte Madeleine, au plus fort des chaleurs de juillet, les Français débar-

quèrent sur les ruines de l'antique Carthage, à cinq lieues de Tunis. Le prince musulman annonça qu'il viendrait leur demander un baptême de sang à la tête de cent mille hommes. En attendant, il les fit harceler par des bandes avides et infatigables, et acheva de ravager cette terre brûlante, si déchue de son ancienne splendeur.

CLVI. Manquant d'eau et nourris de viande salée, les croisés souffraient cruellement. La peste recommença. Malgré

les soins qu'il leur prodiguait, saint Louis vit les plus braves succomber l'un après l'autre, et parmi eux son cher fils Jean-Tristan, souvenir de Damiette. Puis il tomba à son tour atteint d'une fièvre mortelle. Couché dans sa tente et paisible en face de la mort, il reçut encore les ambassadeurs de Constantinople, vit tous ses soldats, et fit à chacun de ses enfants de touchants et solennels adieux.



Saint Thomas d'Aquin enseignant la théologie à l'école de Paris.
(P. 126.)